



HAL
open science

Sur les traces des Italiens immigrés dans le Sud-Ouest rural de la France. Focus sur le Gers

Carmela Maltone

► **To cite this version:**

Carmela Maltone. Sur les traces des Italiens immigrés dans le Sud-Ouest rural de la France. Focus sur le Gers. 2021. hal-03298802

HAL Id: hal-03298802

<https://hal.science/hal-03298802>

Preprint submitted on 24 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conférence du 17 juillet 2021 à Duran (Gers) organisée par les associations : Amis Italo-Gascons, Fogolâr Furlan de Vauscogne, Comité de jumelage Duran-Ruda (Frioul).

Sur les traces des Italiens immigrés dans le Sud-Ouest rural de la France. Focus sur le Gers.

Carmela Maltone

Maîtresse de Conférences en Histoire politique et sociale de l'Italie contemporaine, Université Bordeaux Montaigne

24 juillet 2021

Résumé

Au début des années 1920, plusieurs dizaines de milliers de paysans quittent avec leurs familles le nord de l'Italie pour s'installer définitivement dans le Sud-Ouest rural. Pendant un demi-siècle, les Italiens ont été les étrangers les plus nombreux à cultiver les terres gasconnes contribuant ainsi à la renaissance économique et démographique du Sud-Ouest. Les documents d'archives et les témoignages recueillis auprès des pionniers, aujourd'hui disparus, et de leurs descendants nous restituent l'histoire de cette immigration, avec les raisons du départ, le parcours d'adaptation à la nouvelle vie, leurs rêves, leurs ambitions, leurs difficultés et leur réussite. Ils se sont attachés et enracinés dans la terre gasconne. Cependant, leur intégration ne se fit pas sans heurts. Un siècle après leur arrivée, nous revenons sur les dimensions humaine, économique et sociale de cette immigration pour mettre en lumière les contradictions de leur trajectoire d'intégration.

Mots clés : Sud-Ouest, Aquitaine, Gers, immigration rurale, immigration italienne, paysans Italiens, Italiens, Italie.

Des campagnes fécondes de Vénétie aux friches gasconnes

L'immigration italienne dans le Sud-Ouest s'inscrit dans le grand mouvement migratoire qui a concerné l'Italie entre 1876 et 1960. Sur cette période, 24 millions de transalpins quittent la péninsule ; 11,5 millions se dirigent vers les Amériques et 12,5 millions vers des pays européens : Belgique, Suisse, Empire austro-hongrois, puis l'Allemagne. Près de 4

millions ont franchi la frontière française dont la moitié sans retour¹. La destination française a pris de l'importance après la Grande Guerre, quand l'Europe centrale perd de son attractivité, qu'il devient plus difficile de passer outre-Atlantique et que le fascisme arrive au pouvoir.

En France, les Italiens se dirigent vers les régions frontalières, dans les grandes villes comme Grenoble, Marseille, et dans les faubourgs populaires de la capitale comme la Villette et St Antoine ou la banlieue rouge ; on les retrouve dans les mines de fer de Lorraine, dans le textile du Nord, en Normandie, dans les Vosges et enfin dans le Sud-Ouest.

Le flux migratoire italien dans les zones rurales du Sud-Ouest (terme par lequel nous désignerons les anciennes régions Aquitaine et Midi-Pyrénées) débute en 1924 pour se tarir avant la guerre. L'arrivée des Italiens dans le Sud-Ouest fut soudaine et massive ; les chiffres sont éloquentes : au recensement de 1921, ce territoire comptait moins de 3 000 Italiens alors qu'on passe à 35 000 en 1926, atteint un apogée en 1936 avec 83 000 présences avant de décroître à la fin de la guerre : en 1946 leur nombre passait à 82 177. Ces Italiens s'installent principalement dans les campagnes de quatre départements du bassin aquitain central : dès 1926, on en compte 7 594 dans le Lot-et-Garonne, 6 776 dans la Haute-Garonne, 4 123 dans le Tarn-et-Garonne.

En ce qui concerne le Gers, on passe de 85 Italiens en 1921 à 4 922 en 1926 pour atteindre les 13 482 en 1936². Leur arrivée est si massive qu'ils se placent très rapidement en tête des populations étrangères : en 1926, ils représentent 51% des étrangers du Lot-et-Garonne, 30% de la Haute-Garonne, 58% du Tarn-et-Garonne, et 54% du Gers, et ils représentent déjà 2,4% de la population totale de ces quatre départements. Le Gers avait déjà connu de la main-d'œuvre étrangère notamment espagnole ; cependant cette population avait baissé au fil des années et le recensement de 1926 en dénombrait 3 796, déjà derrière les Italiens³.

¹ *Sommario di Statistiche Storiche dell'Italia 1861-1965*, Istituto Centrale di Statistica, Roma, 1968.

² Résultats Statistiques du Recensement Général de la Population de 1921 à 1946, Insee.

³ Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, Thèse, Bordeaux, Imprimerie de l'Université, p.52.

Globalement, les Transalpins s'installent sur les coteaux du bassin de la Garonne, dans des zones de polyculture ; les zones spécialisées (maraichage des vallées, arboriculture, vigne) aux revenus plus sûrs sont moins en crise. Dans le Gers, ce courant migratoire se concentre plutôt dans le nord du département, formant un arc entre Eauze et l'Isle Jourdain passant par Condom, Lectoure et Gimont. Les origines de ce flux, la composition sociale des migrants et les apports dans l'agriculture font l'originalité de cette immigration.

Ces Italiens, essentiellement des familles nombreuses paysannes, arrivaient de trois régions du Nord-Est de l'Italie : la Lombardie, la Vénétie et le Frioul. Les deux premières sont des régions qui font partie de la plaine du Pô, une zone aux sols alluviaux très fertiles qui possédait à cette époque des activités industrielles de pointe, où de grands domaines agricoles mécanisés voisinaient avec une paysannerie fragile ou pauvre. De nombreux petits propriétaires avaient de la peine à subsister et les journaliers étaient menacés de chômage du fait de la mécanisation du travail agricole. La situation était aggravée par une croissance démographique très forte. La population rurale du nord-est de l'Italie avait connu une croissance de 20% sans que l'économie locale ne soit en mesure d'absorber cette main-d'œuvre⁴. Rien de plus étonnant que des paysans appauvris par les impôts, le chômage et l'augmentation de bouches à nourrir étaient prêts à émigrer. Entre 1901 et 1915, les statistiques indiquent 823 569 départs de Lombardie, 882 000 de Vénétie et 560 000 du Frioul⁵.

Le départ vers le Sud-Ouest rural s'explique par une situation démographique diamétralement opposée. Déjà, la tradition du droit d'ainesse de cette terre républicaine avait entraîné depuis plusieurs décennies un taux de fécondité assez bas ; les pertes de la Grande Guerre et l'exode rural avaient porté le coup de grâce, avec une perte d'un quart des hommes adultes. Le département du Gers, qualifié par certains observateurs de tombeau de la France, avait connu entre 1906 et 1911 une diminution de sa population de 33 %. La Grande Guerre ne fit qu'accentuer ce dépeuplement puisque le département perdait 13 %

⁴ Pour les cause de l'émigration voir : Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi, Emilio Franzina, *Storia dell'emigrazione italiana*, Vol.1 *Partenza*, Roma, Donzelli, 2001.

⁵ Laure Teulière (sous la dir.), *Italiens. 150 ans d'émigration en France et ailleurs*, Toulouse, Editalie, 2011, p.22.

supplémentaires entre 1911 et 1921. Les fermes du Sud-Ouest cherchaient donc des bras.

A l'époque, l'Italie n'était certes pas le seul pays à disposer d'une main-d'œuvre pléthorique ou candidate à l'émigration. Certains pays de l'Europe orientale, des Balkans ou de l'Europe du sud comme la Grèce constituaient pour l'Hexagone un réservoir de bras, sans considérer que la France pouvait également puiser de la main-d'œuvre dans ses propres colonies. Le choix des Transalpins fut favorisé par un préjugé positif dont les paysans italiens du nord jouissaient aux yeux des professionnels agricoles locaux. Les différents Comités de Retour à la Terre, les bureaux Départementaux de la main d'œuvre (Lot-et-Garonne, Haute-Garonne, Gers) étaient persuadés que cette force de travail présentait des avantages. La revue *L'Agriculteur du Gers*, organe des propriétaires du Gers écrivait en 1924 :

Le Comité a des offres de main-œuvre relativement nombreuses, il pourrait actuellement placer un grand nombre de familles de cultivateurs venant d'Italie, de la province de Udine, près de Venise [...]. Cette main-d'œuvre qui, par ses qualités d'intelligence, de travail et de sobriété inhérente à sa race, ses connaissances des cultures analogues aux nôtres, sa facilité d'adaptation est appelée à rendre les plus grands services à notre département⁶.

Le Comité départemental de la main-d'œuvre du Gers relayait vers l'Italie bien volontiers les offres puisqu'il était favorable au drainage vers son territoire d'une main-d'œuvre étrangère culturellement proche des Gascons comme l'on peut lire dans une lettre de 1925 au préfet :

Nous devons faciliter l'immigration dans le Gers des nationaux italiens ou espagnols car les Russes et les étrangers venant de la péninsule des Balkans présentent avec nous de trop grandes différences du point de vue de la mentalité, de la formation intellectuelle et de la religion. Nous ne devons accepter qu'avec beaucoup de précautions cette immigration qui apporterait des éléments nouveaux et amènerait une promiscuité de races dangereuse pour l'avenir⁷.

Le transfert des paysans italiens s'est effectué sous l'œil vigilant des autorités françaises : seules les familles munies d'un contrat de travail étaient admises à franchir la frontière. Ces paysans s'installent sur les sols

⁶ Revue *L'Agriculteur du Gers* du 15 janvier 1924, p.29.

⁷ Conseil Général du Gers, Rapport, session 1925, p.151-152.

les plus délaissés et les moins riches, principalement comme métayers, d'autres comme fermiers ou ouvriers agricoles. Les derniers, ceux qui disposaient d'un petit capital accédaient immédiatement à la propriété. En 1923, 1 hectare arable dans le Gers ne valait que 800 F. Au même moment dans la plaine du Po, 1 hectare de terre coûtait 20 à 25 fois plus cher. Avec la vente de 2 hectares de terre très fertile en Vénétie, ces paysans pouvaient donc acheter en Aquitaine entre 15 et 20 hectares de friches. En 1927, le géographe Georges Mauco comptait 3 539 cultivateurs italiens dans le Gers répartis en 2 493 métayers et fermiers et 1 046 propriétaires⁸.

Des paysans italiens tenaces et innovants

Ces paysans arrivaient en train avec leurs familles, en amenant avec eux des outils agricoles, des semences et parfois leurs meubles. Une fois sur place, ils découvraient une réalité très différente de la Gascogne dont ils avaient rêvé : terres en friche, maisons abandonnées et vétustes, ni eau ni une électricité qui existait déjà dans le Nord italien. Ils trouvaient des conditions de vie en régression par rapport à leurs régions d'origine. Le premier impact est resté gravé dans leur mémoire. Gesuina, une bergamasque arrivée à Blanquefort du Gers (près d'Aubiet), racontait en 1992⁹ :

On a mis deux jours et deux nuits pour arriver à Toulouse [...]. Moi, j'avais 13 ans, je me rappelle qu'on n'était pas contents. Quand on est arrivé à Blanquefort il n'y avait pas de village [...] que des fiches partout que nous avons travaillées comme des nègres. On s'est senti perdus. En Italie, ce n'était pas la même chose. On habitait dans le village [...]. Ma mère, les femmes grondaient les hommes pour les avoir amenées dans un coin pareil. [...]. On arrive à la maison. C'était tout démoli, on passait d'une chambre à l'autre, il y avait des trous, rien par terre. [...]. Des vrais taudis habités par les souris et les oiseaux de nuit. Les femmes ont beaucoup pleuré parce que, malgré leur pauvreté, elles avaient l'habitude de vivre dans des villages avec le confort de notre siècle. Elles auraient toutes voulu rentrer à Bergame mais les hommes ne voyaient que la terre !

⁸ Georges Mauco, *Les étrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique*, Paris, Librairie A. Colin, 1932, p.393-413.

⁹ Témoignage publié in Carmela Maltone, Aroldo Buttarelli, *Une petite Italie à Blanquefort du Gers. Histoire et Mémoire (1924-1960)*, Bordeaux, MSHA, 1993, p.85.

Une fois la déception surmontée, ces familles ont remis en culture les terres selon les méthodes pratiquées dans la vallée du Pô, plus avancées que celles en usage dans le Sud-Ouest. De ce fait, ils vont :

- Introduire un nouvel outil aratoire, le brabant, plus performant que la charrue utilisée par les autochtones ;
- Cultiver une nouvelle espèce de maïs plus adaptée au climat de l'Aquitaine centrale ;
- Adopter une nouvelle technique de conservation du fourrage, l'ensilage
- Pratiquer la rotation triennale à la place de la jachère
- Utiliser régulièrement les engrais chimiques
- Développer un élevage laitier presque méconnu dans le sud-ouest central
- Spécialiser les sols au détriment de la polyculture
- Tenter des cultures spéculatives comme l'élevage du ver à soie
- Mécaniser progressivement le travail agricole¹⁰.

Ces pratiques novatrices sont à l'origine de la réussite de ces Italiens et de l'amélioration générale de l'agriculture du Sud-Ouest. Un seul exemple pour argumenter ce dernier propos : dans le Gers des années 1920, les rendements moyens à l'hectare du blé des exploitations françaises étaient de 12 hl, alors que les exploitations italiennes atteignaient les 20 hl, ce qui était pourtant loin des 40 hl de la vallée du Pô¹¹. Angelina et Gesuina, installées à Blanquefort du Gers racontaient en 1992 :

Angelina - Oh, on faisait de belles récoltes, on faisait 300, 400 sacs de blé, maïs, orge, avoine, ça dépendait des métairies.

Gesuina - Figurez-vous, dans une ancienne métairie, il y avait deux pauvres français qui avaient perdu le fils à la guerre. Ils avaient fait 20 sacs de blé, alors que nous, la première année de notre arrivée, on en a fait 700 ! Et ils disaient : ce n'est pas possible !

Angelina - Oh il y avait Jean qui était français, c'était un propriétaire qui allait bien. Nous on avait la terre au bord de la route et lui il allait au village acheter

¹⁰ A propos des pratiques agricoles introduites par les immigrés italiens voir : Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op.cit., p.128-150 ; Joseph Esparbès, *La colonie agricole italienne dans le Sud-Ouest*, *Revue Sud-Ouest Economique*, novembre 1926.

¹¹ *Revue L'Agriculteur du Gers* du 1 mars 1924, p.110.

*du pain, il n'y avait pas de voiture à l'époque, il allait à bicyclette et alors il disait : Le bon Dieu a prié que pour vous ! Le bon Dieu n'a prié que pour les Italiens*¹².

Des observateurs de l'époque ont estimé ces méthodes agricoles très efficaces et rentables, plus prometteuses que les procédés locaux. Les professionnels de l'agriculture et les édiles locaux ont vu dans cette immigration la renaissance économique et sociale de leurs régions frappée par le déclin. Ces améliorations furent largement reconnues par les observateurs de l'époque. Henry Peyret écrivait dans sa thèse en 1928 :

*L'immigration italienne a rendu à la Gascogne des services immenses. Beaucoup de terres délaissées ont été remises en état ; des champs qui, faute de labours et de soins nécessaires, redevaient stériles portent aujourd'hui de superbes récoltes sans parler des cultures sources certaines de richesse pour nos régions*¹³.

Les géographes Demangeon et Mauco dressent un bilan très détaillé du travail des Italiens. Après avoir sillonné les campagnes gasconnes, ils écrivaient dans leur publication de 1939 :

*Ils excellent dans le travail à la bêche, ils obtiennent des bons résultats dans la culture du blé [...] ils introduisent dans leurs exploitations des procédés de cultures importés de la plaine du Pô et comme ils ne tiennent pas toujours compte des conditions locales, ils s'exposent parfois à des déceptions. De manière générale, ils emploient les engrais naturels et chimiques en plus grande abondance que les paysans gascons, ils cherchent à augmenter le rendement de leur travail par l'emploi des machines, par l'assolement triennal et par le développement de l'élevage. Tous, propriétaires, fermiers, métayers, domestiques, ont sauvé de l'abandon de nombreux domaines. Grâce à leurs efforts, des centaines d'hectares labourables ont été arrachés à la lande et aux broussailles. Ils ont augmenté les rendements en blé et en bétail. [...] L'arrivée des Italiens fut un puissant stimulant pour les agriculteurs gascons, ils ont sauvé de la ruine une terre qu'on désertait*¹⁴.

Contrairement aux attentes des élites, les pratiques agricoles italiennes ne font pas dans l'immédiat école chez les petits propriétaires

¹² Voir Carmela Maltone, *Une petite Italie à Blanquefort du Gers*, op. cit., p.88-89.

¹³ Henri Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op.cit., p.130.

¹⁴ Albert Demangeon, Georges Mauco, *Les Etrangers dans l'agriculture française*, Paris, Hermann Éditeur, 1939, p.636.

français. Ceux-ci ont continué, par peur du risque, à utiliser leurs vieilles pratiques locales. Les pratiques innovantes apportées par les Italiens n'ont été adoptées que très progressivement par les locaux, car elles allaient dans le sens du progrès. Les paysans italiens furent aidés dans leur réussite par des associations agricoles transalpines, les Consortium agricoles, fondés par des antifascistes arrivés en même temps que ces paysans. Ces structures qui s'appuyaient sur des agronomes avaient une triple fonction :

- Orienter leurs membres italiens vers les méthodes et les techniques agricoles les plus efficaces.
- Effectuer des achats groupés de semences, d'engrais et d'outils.
- Vendre au meilleur prix leur production.

Le premier Consortium, le Consorzio Agrario Franco-Italiano vit le jour en 1926 à Toulouse à l'initiative de Guido Giacometti et Francesco Ciccotti, deux députés socialistes exilés à Toulouse. Il se ramifiait aussitôt à Agen, Nérac, Muret et Montauban¹⁵.

A partir de 1926, la France devient terre d'accueil pour les opposants au régime fasciste : intellectuels, cadres syndicaux, parlementaires, élus locaux, responsables des différentes formations de la gauche socialiste. Certains antifascistes trouvent refuge dans l'agenais ou le toulousain. On ne saurait oublier le Gers¹⁶.

Le réfugié le plus illustre dans ce département est Silvio Trentin. Originaire de San Donà de Piave en Vénétie, il était professeur de droit à l'université de Venise et député de la gauche réformatrice. Menacé par son hostilité au fascisme, il décide de s'exiler. Une fois vendu tous ses biens en Italie, en 1926 il acquiert dans le Gers un domaine agricole et il s'improvise agriculteur. La France devient, pour lui et sa famille, sa nouvelle patrie. Après son échec comme agriculteur, il est ouvrier typographe dans l'imprimerie Bousquet à Auch. En 1934, grâce à l'aide financière de quelques proches, il quitte le Gers pour Toulouse où il achète une petite librairie. Son engagement antifasciste dans la Lidu, dans la guerre d'Espagne dans les rangs de Brigades Internationales fut tout aussi considérable que sa production intellectuelle. En 1943, il part en Italie pour s'engager dans la Résistance contre le fascisme et le nazisme. Il

¹⁵ La naissance de cette association est annoncée par la Revue italienne *La Voce dei Campi* du 2 mai 1926 ainsi que par le journal italien *Il Mezzogiorno* du 10 avril 1926.

¹⁶ Sur l'exil des antifascistes voir : Carmela Maltone, *Exil et Identité. Les antifascistes italiens dans le Sud-Ouest (1924-1940)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006.

disparait avant la libération de son pays. Trentin s'est imposé comme l'une des plus grandes figures antifascistes en exil¹⁷.

Le soutien de la gauche française fut déterminant pour la reconstitution en France des formations antifascistes dont la Lidu. Le député-maire de Condom, M. Naples, fut parmi les élus solidaires des antifascistes italiens réfugiés sur son territoire. Il apporta son soutien aux rencontres publiques organisées localement pour dénoncer la dictature tant auprès des immigrés italiens que de l'opinion publique française. L'audience antifasciste auprès des paysans italiens fut cependant minime. La majorité de ces paysans est restée en retrait de l'activité antifasciste à cause de leurs faible conscience politique mais également par la crainte d'être ennuyé par les autorités françaises.

Pour revenir à l'immigration économique, le Gers a connu une expérience migratoire hors du commun En 1924, seize familles, pour 320 personnes, quittaient la plaine de Bergame direction Blanquefort du Gers, afin d'y travailler ensemble un domaine de 400 ha de propriété du marquis de Scoraille. Ces familles arrivaient sur ce domaine, dit de Bruka, dans le cadre d'une location collective, projet élaboré par l'organisation syndicale catholique de Bergame.

Cette organisation qui portait assistance aux paysans migrants individuellement avait décidé de mettre en place une émigration collective et familiale. Plus précisément, elle avait recherché dans les pays en quête de main-d'œuvre de grandes propriétés où déplacer un grand nombre de familles paysannes, organisées en société agricole. Le capital initial était constitué pour une petite partie par les apports de chaque famille associée et pour une très grande partie par un emprunt souscrit auprès d'une banque d'obédience catholique, *Il Piccolo Credito Bergamasco*.

Les seize familles sélectionnées pour Blanquefort du Gers prirent collectivement en location sur le domaine de Bruka, 6 métairies en friche, des écuries et d'un grand bâtiment militaire. Les 250.000 liras empruntées à la banque devaient permettre la remise en culture des terres en friche, la rénovation des maisons délabrées et l'achat de matériel agricole. Ces familles furent organisées sur le modèle d'un village bergamasque avec une école italienne dirigée par des religieuses, son curé italien, une petite épicerie. Dans le bâtiment militaire fut installé un petit théâtre, un centre de loisir pour les

¹⁷ *Silvio Trentin e la Francia*, colloque internationale, Paris, 8-9 février 1985, Venezia, Marsilio editore, 1991; Laure Teulière, Silvio Trentin. Un intellectuel en résistance, in Laure Teulière, (sous dir.), *Italiens. 150 ans d'émigration en France et ailleurs*, op.cit. p.260-267.

enfants et les hommes. L'exploitation collective a fonctionné jusqu'à 1934 et les derniers colons ont quitté le domaine dans les années 50, avec le départ à la retraite de la seconde génération. Au cœur de cette formule, deux objectifs : promouvoir l'émancipation individuelle par le biais de la solidarité et défendre l'identité culturelle de ces familles bergamasques¹⁸.

Les colons italiens de Blanquefort ont vécu pendant des années en vase clos ; cette colonie constitue le contre-exemple de l'intégration. Mais que peut-on dire de l'intégration des 83.000 italiens immigrés dans le Sud-Ouest ? Les sources orales et écrites sont assez unanimes : le chemin de leur intégration a été long, jalonné d'obstacles, de blessures, d'humiliation et cela en dépit de leur savoir-faire agricole, de leur acharnement au travail, de la parenté entre les langues, les cultures et les pratiques sociales.

Une intégration lente et complexe

La dispersion géographique, l'éloignement des bourgs, la pauvreté ont constitué autant de facteurs d'isolement et de commisération. Longtemps, ils ont craint le regard des Français ils ont été victimes des préjugés associés aux Italiens. Sur le plan des relations sociales et du vivre au quotidien, les familles italiennes de la première génération ont vécu pendant des années repliées sur elles-mêmes en se mariant et on se retrouvant entre soi. A propos des rapports entre Italiens et Français M. A.D. racontait :

Les premiers Italiens, quand ils sont arrivés à St Hilaire, comme mon pauvre père, étaient regardés comme des bêtes curieuses. [...] On disait qu'ils étaient des macaronis. Les Français étaient renfermés dans leurs petits cercles. Les Italiens se regroupaient souvent entre eux¹⁹.

Rares étaient les lieux de sociabilité partagés entre Italiens et Français. Dans certains villages, les hommes ne fréquentaient pas les mêmes bistrotts et il y avait souvent des frictions et des bagarres dans les bals. Il a fallu du temps pour faire cohabiter dans le même espace les deux populations.

¹⁸ Pour une analyse plus approfondie de cette expérience unique dans l'histoire de l'immigration italienne en France voir : Carmela Maltone, Aroldo Buttarelli, *Une petite Italie à Blanquefort du Gers*, op. cit..

¹⁹ Témoignage recueilli par Olivier Zanardo consultable in *La naissance d'une communauté étrangère en Réolais ou 30 ans d'immigration italienne : 1924-1954*, Travail de recherche en histoire contemporaine, Université Bordeaux, 1986.

Parmi les vecteurs d'intégration des Italiens, on mentionne la religion catholique, élément commun aux deux pays. Or au début de l'immigration la religion catholique, dans ce contexte, n'a pas joué le rôle intégrateur qu'on lui attribue. Dans une terre radical-socialiste, la religiosité des Italiens, surtout des femmes était regardée avec suspicion. Le plus souvent, les femmes italiennes formaient un groupe à part dans les églises. Dans l'impossibilité d'établir dans ce lieu un quelconque contact avec les Français, les Italiens vivaient leur religion individuellement.

Afin de combler le manque de suivi spirituel de la population italienne, l'église italienne dépêcha dans le Sud-Ouest de nombreux prêtres ou missionnaires. Pendant toute la période de l'Entre-deux-guerres, des missionnaires ont sillonné les campagnes pour apporter assistance spirituelle, préserver la chasteté des mœurs, défendre la morale catholique et, à l'occasion, aider les immigrés à résoudre des problèmes administratifs. Pour preuve de ce rôle social de l'église italienne, l'ouverture à Agen d'une institution religieuse, *l'Opera Bonomelli*, dirigée par Mgr Torricella, ancien nonce apostolique.

Comme tout immigrant, les Italiens se sont aussi heurtés à la barrière de la langue. A leur arrivée, pas un seul Italien n'était capable de comprendre ou de s'exprimer en français ; ils ne parlaient que le dialecte de leur région, le trévisan, le frioulan ou le bergamasque. La proximité des dialectes du nord avec le gascon parlé dans l'Entre-deux-guerres par les populations locales a cependant permis à ces Italiens de communiquer tant bien que mal avec les paysans autochtones. Pendant des longues années, on a parlé dans les familles italiennes de la première génération une langue composite, mélange de dialecte du nord de l'Italie, d'occitan et de français. En général, le français est entré dans les familles italiennes très lentement, par la voie des jeunes enfants scolarisés dans les écoles françaises. Les témoignages soulignent la complexité de la situation linguistique et les difficultés auxquelles les immigrés italiens ont été confrontés.

M. B.A. : On parlait notre patois, le bergamasque, parce que moi, le vrai italien, je le comprends mais pour le parler...

Mme P.A. : Quand nous sommes arrivés, le plus difficile était de parler la langue ; par exemple à la messe le dimanche je comprenais ce que disait le curé parce que, la plupart du temps, c'était en latin ; mais quand il faisait son sermon en français je ne comprenais rien ! Je ne pouvais pas non plus me confesser à cause de la langue.

Mme GR : le problème principal pour nous, les immigrés, c'était la langue ; à l'école, je comprenais seulement les mathématiques et quand nous allions à l'épicerie il fallait montrer du doigt ce que nous voulions (...). Je me souviens qu'un jour mon père que pensait avoir acheté de la confiture est arrivé à la maison avec de la moutarde.

Mme CT : On parlait l'italien, le trévisan, mais après avec les enfants on a appris à lire le français [...] c'est les enfants qui nous ont appris à lire²⁰.

L'école a indéniablement joué un rôle central dans le processus d'intégration de la seconde génération. Scolarisés en France, cette génération a rapidement appris la langue française et assimilé les valeurs de la République. Voici le témoignage de Damira, originaire de Trévis, scolarisée à Monclar-d'Agenais :

C'est moi qui apprenais le français à ma mère, elle apprenait vite, il n'y avait que les intonations qu'elle prononçait mal. Mon père parlait aussi le patois, ce que je n'ai jamais su parler. Nous, les enfants, nous parlions en français, nous pensions en français et avec les parents nous répondions en italien, non pas en vrai italien, dans le dialecte de chez nous, le Trévisan²¹.

En 1933, les enfants italiens des quatre départements du Sud-Ouest représentaient près de 10% des effectifs scolaires. Dans de nombreuses écoles, leur proportion dépassait 30% et certaines accueillaient même plus d'Italiens que de Français. Là où la concentration était forte, l'Etat français ouvrait des écoles. L'exemple de la commune de Preignan, au nord d'Auch, est significatif : sept familles italiennes y avaient acheté le domaine de la Testère et une école fut spécialement créée pour leurs enfants²². Les inspecteurs d'académie n'hésitaient pas à se réjouir de l'accroissement de l'effectif scolaire dû à l'arrivée des Italiens.

L'inspecteur d'académie du Lot-et-Garonne écrivait dans son rapport sur l'année scolaire 1929 :

²⁰ Les témoignages sont consultables in Monique Rouch, Catherine Brisou, Carmela Maltone, *Comprar un prà. Des paysans italiens disent l'émigration (1920-1960)*, Bordeaux, MSHA, 1989, p.132-136-137-139.

²¹ Témoignage recueilli par Carmela Maltone à Monclar d'Agenais en 1992.

²² Patrick Veglia, L'école, adaptation-intégration, in Monique Rouch, Carmela Maltone (sous dir.), *Sur les pas des italiens en Aquitaine au vingtième siècle*, Bordeaux, MSHA, 1997, p.215.

*Félicitons-nous-en, car non seulement nos terres de coteaux ont été remises en état par des bras robustes mais encore nos écoles sont remplies de petits élèves*²³.

Les rapports des inspecteurs et des instituteurs semblent montrer comme le processus d'adaptation aux valeurs de l'école républicaine a été particulièrement rapide chez les petits écoliers italiens au détriment de leur culture familiale. Ainsi l'inspecteur académique du Lot-et-Garonne écrivait en 1931 :

*Les petits Italiens se distinguent par leur application et leur amour de l'étude ; déjà ils parlent le français beaucoup mieux que l'italien et semblent bien prendre les façons de vivre et de penser de leurs camarades français*²⁴.

S'agissant d'une immigration familiale, on peut se poser la question du rôle des femmes de la première génération dans le cadre de l'immigration italienne et dans le processus d'intégration de cette population. La réponse n'est pas aisée puisqu'elles ont laissé peu de traces dans les archives, lieu où les historiens puisent leurs sources. Elles sont les sans-voix de l'histoire. D'après des enquêtes orales, elles ont eu un double rôle : cheville ouvrière de la progression sociale de leur famille et gardienne de la mémoire. Généralement, elles se levaient très tôt pour travailler la terre avec leur mari, soigner les bêtes, préparer les enfants pour l'école, s'occuper du potager, aller vendre les produits et s'occuper de la maison. Leur journée étaient très longues et très dures sur le plan physique. Rares étaient les moments de détente. Elles avaient moins de relations avec le monde extérieur. Cette vie de dur labeur a contribué à l'émancipation sociale de leurs familles.

Elles ont beaucoup souffert du déracinement. Pour des femmes qui n'avaient jamais quitté leur village natal, l'immigration a représenté un véritable bouleversement. Elles ont eu tendance à perpétuer les traditions de leur pays d'origine, les fêtes religieuses et la cuisine. Les femmes de la première génération ont sauvegardé leurs racines et la mémoire des lieux d'origine. Ce maintien les a aidées à supporter mieux l'éloignement de l'Italie et à atténuer les difficultés de leur nouvelle vie.

²³ Archives Départementales Lot-et-Garonne, IN 381.

²⁴ Archives Départementales Lot-et-Garonne, 1930-1931 IN 382.

L'intégration des Italiens va s'accélérer après la seconde guerre mondiale en raison de la multiplication des naturalisations et des mariages mixtes. Entre 1946 et 1962, la population italienne du Sud-Ouest est en effet passée de 82 177 à 59 013²⁵. Les années cinquante correspondent également à la période où les enfants des Italiens nés et scolarisés en France arrivent à l'âge adulte. Ils maîtrisent la langue et la culture du pays d'accueil de leurs parents et se considèrent comme des Français à part entière. C'est cette jeunesse-là qui constitue la génération de l'intégration.

A l'instar des jeunes français de souche, cette génération a eu tendance à désertier les activités agricoles pour devenir ouvriers, commerçants, petits fonctionnaires et surtout artisans du BTP. Les patronymes italiens restent, de nos jours, très visibles dans les noms de ces PME. Forte de son intégration professionnelle, cette génération a investi l'espace de la politique locale comme conseillers municipaux, maires ou conseillers départementaux. L'ascension sociale de cette population s'est poursuivie avec la troisième et quatrième génération ; par le biais des études, elles ont connu parfois de très belles réussites professionnelles.

En conclusion, on peut dire que l'intégration des immigrés italiens et de leurs descendants est le produit d'une longue histoire. Comme dans la plupart des flux migratoires, la première génération d'italiens a vécu le déracinement, l'isolement linguistique, s'est heurtée à des conditions de vie et de travail pénibles et a subi le rejet dû à la différence. Les liens avec leur pays d'origine se sont parfois définitivement rompus. Les première et seconde générations ne sont que très rarement retourné en Italie, ont oublié la langue et perdu progressivement leurs marqueurs identitaires. Dans le mouvement général de valorisation des racines se situent les jumelages avec les villages d'origine de ces franco-italiens. Ces jumelages, très nombreux dans le Sud-Ouest, sont un moyen de renouer avec le pays d'origine et de réinventer des nouveaux liens.

Carmela Maltone

²⁵ Résultats Statistiques du Recensement Général de la Population de 1946 à 1962, Insee.